



CHATTERTON MOURANT,

DRAME EN UN ACTE ET EN VERS,

DÉDIÉ A M. LE COMTE ALFRED DE VIGNY,

PAR M. ALPHONSE ARNAULT,

JOUÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 20 MAI 1847.

PERSONNAGE.	ACTEUR.
CHATTERTON.....	M. ARNAULT.

.....

Une chambre triste et sombre ; pour tout ameublement, un lit misérable, une chaise et une table sur laquelle sont des papiers et une bougie allumée ; à droite, un portrait de marin ; au fond une fenêtre. — Il fait nuit.

Chatterton est assis sur son lit, la tête appuyée sur ses mains, le coude sur la table et les jambes enveloppées d'une mauvaise couverture de laine. — Accords sourds et plaintifs.

Plus d'espoir désormais!... Elle ne m'aime pas !
Folle ardeur qu'éveillait le seul bruit de ses pas,
Gloire, bonheur, fortune, enivrantes chimères,
Qui jetez dans ma nuit vos lueurs mensongères,
Silence!... éteignez-vous.

Avec un sourire amer.

A l'œuvre, Chatterton !

Imite en expirant l'exemple de Caton.
La rage est dans ton cœur... grimace un doux sourire !...
Ton âme est déchirée... accorde donc ta lyre !...
Pour divertir la foule étouffe tes douleurs...
Pour elle un chant joyeux, et pour toi seul des pleurs !...

Silence.

Oh ! profanation ! — Trafiquer de son âme,
Vendre ainsi sa pensée, et livrer, chose infâme !
Pour de l'or, pour du pain, ce rayon lumineux
Qui resplendit au front du poète orgueilleux !...
Misère et vanité. — Mais, après tout, qu'importe
Cet encens passager qu'un souffle nous apporte
Et qu'un souffle détruit?... il faut vivre demain.
Écris, c'est ton métier. — Oh ! j'ai bien froid !... j'ai faim !...



Vivre !... vivre !...

Il se lève.

— Pourquoi?... pour sentir ma blessure

S'agrandir chaque jour !... pour avoir la mesure
Des maux que peut souffrir, avant d'être brisé,
Le cœur d'un pauvre enfant par la douleur usé?...

— Aux hommes fortunés les trésors de la vie :

Le soleil radieux, la campagne fleurie,
Les somptueux banquets où s'assied le plaisir,
Où vingt mets succulents irritent le désir,
Où l'Amour, effeuillant sa brillante couronne,
S'endort tout enivré des baisers qu'on lui donne...

A moi, la solitude et cet obscur réduit,
Le travail et la faim, le silence et la nuit,
L'amour trahi !... l'amour ?... Eh quoi ! j'y pense encore !...

Toujours ce souvenir qui brûle et qui dévore !
Toujours !... — Fou que je suis ! — Qu'est-ce donc que l'amour ?

Un éclair dans la nuit, un caprice d'un jour,
Un feu qui naît et meurt sans laisser une trace,
Et qu'aussitôt éteint un autre objet remplace ;

Pourquoi donc y penser ?

Il s'assied.

Écris donc, malheureux !

Jetant sa plume.

— Je ne le puis... Ah ! ah ! pauvre esprit orgueilleux !

Maître fier et superbe !... Où donc est ta puissance ?

Tu n'oses du malheur affronter la présence ?

Un seul revers t'abat ?... Serais-tu, par hasard,

Vaincu, paralysé par cet épais brouillard,

Qui, comme un voile blanc, comme un linceul humide

Étendu sur le sol, glace mon front livide ?...

Il se lève, et va lentement à la fenêtre.

Ce brouillard... il couvrirait ainsi Londres et le port,

Il me glaçait ainsi, lorsque mon père est mort !

Regardant le portrait.

— Mon père !... vieux marin, franc et dur capitaine,

Homme au cœur de granit, insensible à la peine,

Tu ne pleurais pas, toi !... Le jour tu te battais

Comme un brave soldat, et la nuit tu dormais.

Oh ! le noble métier ! — Tu n'étais pas, mon père,

Comme l'est ton enfant, un maçon littéraire !...

Mais toi, qui connaissais la puissance de l'or,

Et qui n'avais, hélas ! pour unique trésor,

Qu'un nom pur et sans tache, une honnête misère,

Pourquoi m'as-tu créé ?... — Pardon ! pardon, mon père !

Mon père en cheveux blancs, pardon ! j'ai blasphémé ;

Je suis ingrat pour vous, car vous m'avez aimé !...

Soyez tranquille, aussi ; ce nom, mon héritage,
Ne sera pas souillé ! J'aurai votre courage :
Tel que je l'ai reçu, je vous le porterai !

Tirant de son sein une petite fiole.

Ce poison... c'est la mort... Eh bien ! soit ! je mourrai.

Il pose la fiole sur la table — Un grand temps. — Avec un sourire mélancolique.

Pourtant, la vie est belle !... Au prisme de l'enfance,
L'avenir apparaît coloré d'espérance ;
Vers un but inconnu l'on marche avec ardeur,
Épanchant un à un les parfums de son cœur,
Jusqu'au moment fatal où la douleur avide
Verse le désespoir au vase resté vide ;
Alors, la fleur se fane avant de s'entr'ouvrir,
Et l'enfant fatigué se couche pour mourir !...
— Mourir à dix-huit ans ! — Repoussons cette idée,
Ce dessein, dont mon âme est sans cesse obsédée...
Que faire ?

Allant à la table.

Ah ! ce journal... Lisons.

Il s'assied et lit quelques lignes.

Que vois-je, ô ciel !

Lisant d'une voix altérée.

« *Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres ; c'est un fait certain.*
» *Ces poèmes admirables sont tout simplement traduits d'un moine du*
» *dixième siècle nommé Turgot... Chatterton n'est donc qu'un vil im-*
» *posteur... Sa ruse grossière est digne du mépris de tous les honnêtes*
» *gens, et nous croyons remplir un devoir en la signalant hautement.*

» Signé : GODWIN. »

Un grand temps. — Il laisse tomber le journal.

Godwin ! Quel est ce nom ?... D'où vient ce jeu cruel ?...
Pourquoi mentir ainsi ?... Quoi ! ma gloire exposée
Aux brocards de la foule !... En butte à la risée !
Mon-nom couvert de boue !

Il se lève.

O terre du dédain !

Terre de l'infamie !... O pays inhumain,
Sois à jamais maudit !... — Et vous, âme immortelle,
Vous que j'avais livrée à leur rage cruelle,
Vous que j'avais vendue et profanée aussi,
Soyez donc libre enfin ! Je vous rachète ici.

Il boit le poison. — Un grand temps. — Musique douce et religieuse jusqu'à la fin.

Salut ! salut, ma dernière heure !
Je vois la céleste demeure
Des esprits bienfaisants.

CHATTERTON MOURANT.

O mort ! ange de délivrance,
Remplis ma suprême espérance,
Et près de moi descends !
Filles du ciel, nobles pensées !
Vous, que des âmes insensées
Insultaient ici-bas,
Retournez dans votre patrie !...
Il brûle ses papiers.
Du moins, si ma gloire est flétrie,
Vous ne le serez pas !
Fléaux qui régniez sur la terre,
Faim, douleur, trahison, misère,
Ah ! pour jamais adieu !...
Je quitte, pour les cieus, la fange,
Et vais d'un bonheur sans mélange
Jouir auprès de Dieu !

Il tombe à genoux, les yeux au ciel et les mains jointes ; peu à peu ses forces l'abandonnent, sa physionomie exprime la douleur que lui causent les premières atteintes du poison ; moment de silence, puis, ses yeux s'animent, il se soulève à demi. — Avec effort et un peu de délire.

Catherine!... est-ce toi?... Viens... viens, enfant... approche...
Pourquoi m'as-tu trahi?... Non, non... pas de reproche...
En face de la mort... on pardonne... Des pleurs!...
Avec élan.
Si tu m'aimais encor !...

Retombant brisé par la douleur.

Trop tard... adieu... Je meurs !

Il expire.

FIN.